

1

CERVELLE

Tous les matins, mon frère me passe un coup de fil. Les vibrations du téléphone grésillent dans les ressorts de mon matelas jusqu'à s'incorporer à mon rêve. Quand le scénario devient ingérable, j'ouvre les yeux.

Aujourd'hui, je tenais un chef-d'œuvre : ma mère me chatouillait le menton avec une plume. Mortifiant. Je n'ai jamais vu ma mère tenir autre chose qu'un pinceau à blush ou une puff. Ça fait six ans qu'elle est partie. Pas certaine qu'elle reconnaîtrait mon menton dans la rue si elle le croisait.

J'écrase le téléphone contre mon oreille ramollie par la chaleur.

– Debout, Cerveille ! Il est 6h15. Grosse Folle t'attend, annonce Farouk.

Je produis un son entre le non et le oui. Farouk n'exige rien de plus qu'une preuve de vie. C'est son rôle dans ma vie : vérifier que je suis vivante (et raccrocher juste après).

Bien sûr que je vais me lever. Qui voudrait provoquer Grosse Folle ? Pour un retard de quinze secondes, ma patronne serait capable de me dénoncer aux services sociaux.

Tout l'été, j'officie comme serveuse dans son salon de thé, aux Terrasses du port, à quinze minutes à pied de chez moi. «Un bâtiment futuriste face à la mer, inspiré des plus beaux centres commerciaux américains.» C'est ce qu'en dit la plaque dans le grand hall. Je ne suis jamais allée en Amérique mais je m'y connais en réalité. Et les Terrasses ne sont qu'un gros cube climatisé avec une tenace odeur de bagel. L'idéal pour survivre à un été de plus à Marseille.

L'année dernière, j'ai passé les deux mois morts de l'été toute seule en ville. Le vent a refusé de souffler et les jours de passer. Quand je repense à cette période désertique, des odeurs de fête foraine et d'égout me reviennent. Cette année, quand j'ai cherché un job estival, mes premiers critères ont été la climatisation et la fréquentation du lieu (j'adore voir du monde). Bingo pour cet été, car le salon de thé de Grosse Folle, tout le monde y vient. Plus fréquenté que le guichet de la RTM en début de mois.

En période scolaire, j'étudie au lycée Thiers, un endroit où les gens portent des jeans pour le plaisir. Là-bas, ils ont d'autres mœurs. Comme quitter Marseille dès que deux jours de soleil se suivent. Ils partent pour les raisons qui attirent les touristes : la chaleur, l'ambiance de carnaval et les odeurs complexes. Si j'avais su, avant d'envoyer mon dossier pédagogique, que mes copines disparaîtraient toutes les vacances, je n'aurais pas choisi ce lycée. Mais tout ce que j'en savais, c'est qu'il se visite pendant les Journées du patrimoine, qu'une vieille chapelle domine la cour intérieure, et que la façade couleur kraft n'est jamais taguée.

Depuis la mort de ma grand-mère, il y a quatre mois, je vis en autonomie. Mon frère n'en a pas avisé les services sociaux. J'ai 17 ans et vivre en foyer ou en famille d'accueil n'est pas une option.

Ma situation a ses avantages (la liberté pure et parfaite). Mon frère assure le minimum syndical : il me réveille le matin avec son coup de fil, gère les formalités administratives et assure le suivi avec le lycée. L'année dernière, ça s'est résumé à une convocation unique à une réunion parents-profs. Idem l'année d'avant. Ce soir-là, Farouk a mis un jean comme s'il adorait ça et utilisé plein d'adverbes. Je le soupçonne d'avoir adoré (l'outfit surtout).

Il me vire de l'argent pour assurer la satisfaction de mes besoins essentiels (manger et m'habiller).

Pour éviter toute aggravation de ma situation (un placement), j'applique un ensemble de règles basiques :

- Ne pas me rendormir après le coup de fil de Farouk ;
 - Ne jamais écouter Angèle (les gens qui écoutent Angèle finissent par ruiner leur karma) ;
 - Ne pas fréquenter d'individus qui ont des choses à cacher à la justice des hommes (« et à celle de Dieu », ajouterait ma grand-mère – je réussis encore à la faire parler comme si elle était toujours là) ;
 - Changer de sous-vêtements deux fois par jour ;
 - Ne pas manger les surgelés à même l'aluminium (ça change le goût et ça donne le cancer) ;
 - Honorer l'école sans poser de questions sur son intérêt comme si c'était un ancêtre parti trop tôt ;
 - Garder mon sang-froid.
- Bref, vivre dans le bon sens.

*
* *

Il est 6 h 32. Avec la constance du jour qui se lève sur le monde, j'envoie une chanson qui donne envie de vivre plusieurs fois. Un banger ultime, une chanson de Dalida, période disco. Belle à être reprise en chœur sous des lampions.

Ma fenêtre grince dans ses gonds de plastique quand je l'ouvre sur le paysage, chargé de tant de couleurs et d'horizon que le souvenir de mon rêve sale meurt. Trois rochers pastel et chromés composent le paysage des îles du Frioul. Un rayon de soleil fait passer la mer du doré au bouillant. Personne ne peut rien contre ça. C'est de la beauté, de la littérature non écrite. C'est ma vue. Et ce matin, elle est calibrée pour Dalida. Les îles du Frioul annoncent la Corse, la Sardaigne, et avec un peu d'imagination, l'Afrique.

La chanson se termine et je le sais, un jour, je m'en irai. Très loin. Voir des centres commerciaux futuristes en Amérique ou découvrir le pays de ma grand-mère. Elle m'a laissé des adresses avant de mourir.

Je n'ai jamais quitté Marseille. Sauf pour une visite à une tante, mais aller dans le Jura et en revenir par le même chemin deux jours plus tard, je n'appelle pas ça partir.

Ma douche dure le temps du flash info de 6 h 30. Canicule, délinquance, pollution des éléments, addiction des jeunes filles à la dark romance, sorties cinéma du jour, cérémonies du 14 Juillet sur les Champs-Élysées. La radio est la plus belle invention du monde. Entendre des voix sans leur répondre.

Je me sèche, m'habille et me lave les dents. Une bonne

hygiène dentaire est essentielle. Sans mutuelle, je n'ai pas les moyens de me payer des plombages. Je frotte mes dents du rose vers le blanc, puis en petits cercles concentriques. Maquillage express dans le miroir couvert de buée brillante. Deux traits d'eye-liner qui ne dépassent jamais la ligne de crête des cils. Un coup de stick à lèvres, un dernier regard à la mer.

Je ferme la porte à clé. Je place le trousseau dans la poche intérieure fermée de mon sac.

Penser à tout.

Sur le palier, l'ascenseur me fait ses yeux d'orpheline pour que je monte dedans. Le traumatisme est trop frais pour que je cède : j'y suis restée coincée tout un classico. Ce n'était pas un classico comme les autres. Dès la troisième minute, l'OM a ouvert le score contre Paris. Par un miracle encore inexplicable aujourd'hui, le PSG n'a jamais égalisé. Quelque part entre le treizième et le quatorzième étage, la mécanique des câbles s'est grippée au-dessus de ma tête. L'ascenseur s'est immobilisé dans un couinement. J'ai crié au secours. Mais l'ambiance de la tour était plus survoltée qu'à l'aïd.

Personne n'a entendu mes lamentations résonner dans la machinerie. Même pas ma grand-mère. J'ai été libérée vers 1 heure du matin. Depuis, Daron, qui vit sur le même palier que moi, est persuadé que j'ai le pouvoir de faire gagner l'OM. Il m'a même proposé de l'argent pour rester enfermée dans l'ascenseur au prochain classico.

Je descends à pied. La cage d'escalier est vide. Trop tôt. Domage. Les jours où je commence à 9 heures, je tombe sur mes voisines. Elles me chouchoutent, me demandent des nouvelles